

MALICORNE-EN-GATINAIS.  
HAUTEFEUILLE-SOUS-MALICORNE.

L.

Au sein d'un joli village que l'on trouve sur la route départementale d'Auxerre à Saint-Fargeau, et que la carte de Cassini désigne sous le nom d'Ouaine, nom que la prononciation locale a légèrement altéré, s'écoule d'un bassin exagone une source toujours abondante et limpide, dont le volume suffit pour faire mouvoir en tout temps un moulin situé presque immédiatement au-dessous. Le village lui fournit à la fois ses eaux et son nom. C'est la rivière d'Ouaine, qui, après avoir arrosé sur un parcours d'environ vingt lieues, une vallée aussi fertile que pittoresque, se jette dans le Loing sous les murs de Montargis. Dans ce long trajet, elle baigne successivement Leugny, dont les foires remontent à une haute ancienneté; l'industrielle ville de Toucy, siège, au moyen-âge, d'une des trois grandes baronies du diocèse d'Auxerre; Grand-Champ, dont la large prairie, le joli château aux sveltes tourelles, le majestueux rideau de grands peupliers, le clocher rustique, et, au-delà, les collines boisées montant en amphithéâtre, forment le tableau le plus gracieux et le plus complet qui puisse être offert à l'œil d'un amateur de paysages. Plus loin, elle gagne la ville de Charny, qui, il y a quelque temps, isolée, par d'impraticables chemins, de toutes les localités avoisinantes, et périodiquement inondée par les débordements de la rivière, voyait ses prairies changées en marais, sa population clair-semée, son commerce anéanti; mais qui, depuis quelques années, grâce aux soins et au zèle infatigable d'un administrateur aussi actif qu'éclairé, voit son territoire traversé par une route bien entretenue, ses marais desséchés et assainis, son commerce florissant, ses édifices publics reconstruits avec autant d'élégance que de solidité, ses foires et marchés visités par une nombreuse affluence, et sa population, déjà augmentée d'un tiers, marcher encore vers une rapide progression.

Entre Grand-Champ et Charny, l'Ouaine reçoit les eaux du ruisseau de Branlin, dont la source s'écoule du sein du marais de Chaperoy, que traverse, au moyen d'un double pont, à trois lieues au-delà d'Ouaine, la même route d'Auxerre à Saint-Fargeau. Une ancienne tradition place un vaste et puissant château sur le lieu même où dort aujourd'hui le marais de Chaperoy. Un jour, disent les bonnes femmes du pays, pour punir les crimes des seigneurs de cet antique manoir et les vexations qu'ils faisaient endurer au pauvre peuple, Dieu permit que le château s'abîmât en terre, et que sur son emplacement s'étendissent des maré-

cages insalubres, symbole du mauvais génie de destruction dont les anciens châtelains étaient possédés.

Cette localité abonde, au reste, en traditions historiques et religieuses. C'est près de là, dans le triangle formé par les villages de Druyes, Fontenoy et Ouanne, que, selon les données les plus certaines recueillies par de savants antiquaires, Lebœuf, Pasumot, Paultre-Desormes et Tarbé, se livra, en 842, entre les fils de Louis-le-Débonnaire, la sanglante bataille qui consolida la couronne de France sur la tête de Charles-le-Chauve. Les collines, les vallées, les champs portent encore, après dix siècles, les noms que cite Nithard, historien de cette guerre dans laquelle il avait combattu, ou ceux que leur a infligés cet effroyable épisode de la grande guerre de famille. On trouve là l'Etang-de-la-Guerre, le Champ-de-la-Mort, la Fosse-aux-Gendarmes, la Fosse-aux-Prêtres, et une foule d'autres appellations non moins significatives.

C'est encore près du marais de Chaperoy que, selon la tradition religieuse, furent assassinés, par les satellites du gouverneur romain, saint Prix, saint Corcodome et les autres compagnons de saint Pélerin, l'apôtre de l'Auxerrois. On appelle encore du nom sinistre de *la Male-rue* le chemin où se consumma, dit-on, cet acte de meurtrière persécution et de sacrilège intolérance. Si notre savant ami, M. Paultre-Desormes, consent un jour à la publication des documents qu'il a recueillis sur cette partie de notre département, on sera frappé du vif et profond intérêt qu'une infatigable et consciencieuse investigation peut répandre à pleines mains sur l'histoire d'une localité qui, au premier abord, semblerait être de peu de ressources pour l'antiquaire.

Dans son cours, presque parallèle à celui de l'Ouanne, le Branlin rencontre Mezilles, patrie de saint Marien, dont les nombreux miracles se racontent encore aux veillées du village. Ce sont des récits pleins d'une exquise naïveté; et les miracles du bon saint, qui gardait les troupeaux de son maître dans les vertes pâtures de Mezilles, sont dans le récit des chroniqueuses du hameau, champêtres comme sa condition, simples comme l'histoire primitive. Plus bas il baigne Tannerre, où ses eaux font mouvoir d'une des deux dernières forges à fer qui jadis étaient si multipliées dans le pays de Puisaie. Enfin, après avoir reçu et absorbé le ruisseau de Louesmes et celui de Champignelles, il se perd à son tour dans l'Ouanne au-dessous du village de Saint-Martin.

Au sommet de la colline dont le pied voit se réunir ces deux jolies rivières, sur une large esplanade, s'élève une vaste et splendide habitation. C'est le château d'Hautefeuille dont la masse harmonieuse, flanquée de tours élégantes et surmontée d'un belvédère à l'italienne, se détache avec éclat du fond sombre des grands bois auxquels elle est adossée. Sur le flanc de cette colline, au versant du Branlin, dans une des larges clairières que la culture a ouvertes au travers de ces bois dont une partie

porte encore le nom de la forêt de Malicorne, est assis le village de ce nom.

Vu des hauteurs de la Grange-Rouge, entouré de toutes parts par ces grandes masses de bois derrière lesquelles se dessinent fièrement les hautes tours du château, avec les grands ormes et les poiriers à têtes touffues qui entrecourent et ombragent ses rustiques maisons dominées par le clocher d'ardoise et le pignon blanc de sa modeste église, Malicorne ressemble moins à un village qu'à un bocage habité. Lorsque les derniers rayons d'un soleil d'été se brisent en gerbes étincelantes sur ces massifs d'arbres et de toits qui resplendent de mille couleurs ; que les troupeaux remontent de la prairie conduits par les bergères dont les chants aigus et mélancoliques retentissent au loin dans la vallée, accompagnés des sons graves et solennels de la cloche de l'Angelus ; que de toutes parts, aux apprêts du repas du soir, monte vers le ciel en spirales légères la fumée des cheminées rustiques, il n'est pas de soucis rongeurs, pas de chagrins cuisants, pas de colère contre l'envie, l'injustice ou l'ingratitude des hommes que l'on ne sente se fondre et s'évanouir dans son âme, à la vue de ce paysage si frais et si riant, en présence de ce tableau si riche et si varié, devant ces scènes si simples et si calmes de la nature champêtre.

Vous ne trouverez point de hameau si obscur qui n'ait son histoire à raconter. Le plus souvent, simple comme lui, elle ne consiste que dans le récit de la fondation de son église, de la construction de son clocher. Parfois pourtant, elle se complique de quelque grand et tragique événement, un siège, un assaut, un incendie. Dans notre département de l'Yonne, où se croisaient jadis en tous sens les frontières de plusieurs provinces qui auparavant avaient formé des États séparés, il n'est guère de village dont la chronique particulière ne soit ensanglantée par de semblables catastrophes. Mais les annales de la plupart d'entre eux sont ignorées de leurs habitants, et il est bien rare de trouver, dans la tradition de nos villageois, quelques souvenirs des grandes afflictions qui ont frappé leurs ancêtres.

Malicorne, par une exception remarquable, a son histoire, et son histoire écrite ; non pourtant dans un livre imprimé, ni dans des cahiers manuscrits ; cependant elle est écrite, et plusieurs historiographes ont concouru successivement à léguer cette œuvre à la postérité.

Au chevet de l'église, du côté du levant, est un espace revêtu en plâtre, semblable à ces cadres qui, dans nos villes, sont destinés à recevoir des affiches. Là se trouvent gravées avec un poinçon, ou bien tout simplement avec la lame d'un couteau, plusieurs inscriptions de mains et d'âges différents. Il en est d'assez insignifiantes pour tout autre que le curé et le bedeau du lieu, comme celles qui racontent à quel prix a été, en telle année, adjugé le bâton du Saint-Sacrement. Mais au milieu de celles-là, sans grand ordre, il est vrai, se trouve écrite l'histoire civile, militaire et monumentale du pauvre village.

Voici d'abord le nom des derniers seigneurs de la paroisse et la date de leur arrivée.

« En l'année 1632, Malicorne a été vendu par décret à M. Texier, le 10 mai. »

Puis nous avons l'histoire lamentable de l'ancien et vénérable clocher, le prédécesseur de celui dont nous admirons la naïve et pittoresque structure.

« L'an 15.. (1) le grand vent jeta par terre le clocher de Malicorne. »

Vient enfin le grand souvenir du village; souvenir d'invasion, de guerre, de meurtre et de destruction. Il est gravé d'une autre main, et à une époque visiblement plus reculée.

« L'an 135. (2) le chateau de Malicorne par les Anglois fut détruit. »

Voilà tout le texte de la chronique; mais si vous êtes curieux de connaître plus complètement l'histoire locale, vous trouverez près de là les figurés et les plans à l'appui du texte. Ils sont imprimés sur le sol en caractères qui de long-temps ne s'effaceront. Derrière l'église existent en effet les vestiges du vieux château. Une vaste enceinte de fossés qui, à demi comblés, ont encore en certains lieux une profondeur de plus de dix mètres, et une largeur double, un pan de muraille que recouvre le cadavre d'un lierre mort de vieillesse, le socle dégradé et moussu, mais encore bien dessiné, d'une grosse tour, l'entrée d'une voûte souterraine encombrée de pierres et de débris, partout de vieilles briques et des fragments de constructions, le tout recouvert et ombragé d'une épaisse forêt de chênes, d'ormes et de charmes qui végètent avec une rare vigueur dans ces ruines dont les racines s'entrecroisent de toutes parts dans le sol, voilà ce qui reste de l'ancien manoir des barons de Malicorne.

Je livre aux conjectures des étymologistes ce nom de Malicorne. Ménage, qui, pour se reposer de ses travaux linguistiques, a écrit une grosse histoire de la maison de Sablé en Bretagne, trouvant sur son chemin, dans le pays Manceau, un autre Malicorne, n'a pu résister à son démon familier. On soupçonne, écrit-il, que ce nom vient de ce que quelqu'un d'entre les seigneurs du lieu sonnait mal du cor de chasse. Voilà qui est passablement trivial pour un étymologiste de profession. Je remarque ici que le Malicorne de Ménage est aussi situé au confluent de deux rivières, le Fibou et la Sarthé. De plus, le nôtre est placé de manière à dominer deux routes qui, dans le moyen-âge, ont dû être très-fréquentées. L'une, venant du Morvand par Entrains, Saint-Sauveur, Mezilles et Tannerre, a encore parfois plus de soixante pieds de largeur, et porte en certains endroits le nom très-significatif de *Sente des Bourguignons*. C'est encore

(1) Les deux derniers chiffres sont effacés.

(2) Le dernier chiffre est effacé.

aujourd'hui par-là qu'arrivent au marché de Poissy les grandes troupes de bœufs gras du Nivernais. L'autre, qui descend la vallée de l'Ouanne et qui vient d'être refaite à neuf, toute réduite qu'elle était, il y a quelques années, à l'état d'impraticable fondrière, effroi du voyageur, abîme de boue, même après l'été le plus sec, n'en était pas moins décorée, dans le pays, du nom pompeux de route de Montargis. Assis à l'angle de jonction de ces deux grandes voies, le château de Malicorne était une merveilleuse position pour un châtelain disposé à lever sur les voyageurs un impôt forcé à l'effet de réparer les brèches faites à la fortune patrimoniale par quelque dévote et malencontreuse expédition d'outre-mer, quelque donation exorbitante arrachée par l'avidité des moines à l'imbécillité d'un père mourant, ou quelque rançon payée pour racheter sa liberté des mains de l'ennemi. Et ce devait être un mauvais pas à franchir, une *mauvaise corne* à tourner pour les pauvres marchands contraints de défiler à portée de l'arc des hommes d'armes du baron. Ne serait-ce pas de là que viendrait le nom de mauvais augure dont notre village subit encore aujourd'hui l'affront? Le nom latin de *Malum-Cornu*, qu'un document du douzième siècle cité par Ménage donne au Malicorne du Maine, viendrait, au besoin, à l'appui de nos conjectures. Le lecteur choisira entre ces diverses étymologies; je crois pourtant que, s'il est sage, il pourra bien n'en adopter aucune.

Ce qui pourrait me faire tenir à la mienne, c'est le fait historique indiqué sur les murs de l'église du village avec une concision si laconique. « L'an 135. le chasteau de Malicorne par les Anglois fut destruit. » On comprendra ma pensée quand j'aurai raconté les circonstances assez remarquables de cette destruction.

Pour connaître ces particularités, vous interrogeriez vainement une grosse histoire du Gâtinais publiée au dix-septième siècle par un bon prieur de l'abbaye de Ferrières, appelé Dom Morin. Ce digne bénédictin, ignorant comme un bernardin, malgré sa prétention d'écrire l'histoire de sa province, ne se doute pas même qu'il y ait un Malicorne en Gâtinais. Au reste, sa science historique va jusqu'à confondre les invasions des anglais au quatorzième siècle avec les guerres des Huguenots au seizième. En revanche, il vous donnera aussi des étymologies, et de fort divertissantes. Il vous dira, par exemple, que Gâtinais, au lieu de sortir du vieux mot, encore conservé dans le pays, *Gâtines*, qui est synonyme de landes ou friches, vient du mot grec *Gaster* (*ventre*) qui signifie symbole d'abondance; ou bien encore du latin *Vastus* (*large et étendu*). Et puis ce digne homme est si bon patriote, la candeur de son admiration pour son pays est si naïve, qu'on peut lui passer bien des choses.

Ecoutez-le s'extasiant sur la salubrité de son pays d'étangs, sur la fertilité de ses plaines argileuses, etc.

« Je m'estendrois volontiers davantage sur cette matière et le comparerois au lieu de l'Hélicon sur lequel les poètes placèrent les Muses, pour la ressemblance qu'il a avec le bon air que ces monts respirent pour demeure de ces insignes pucelles ; mais je me contenterai d'en dire que, comme la Palestine quoique déserte à présent et peu habitée ne laisse pas d'être estimée. . . . . ; de même le Gastinois quoique fort endommagé par les guerres civiles se relève néanmoins *par-dessus* toutes les autres provinces de France. »

Nous remonterons donc au-delà de ce bon moine, et nous demanderons aux chroniqueurs du quatorzième siècle l'histoire de la destruction de Malicorne. Quelque humble que soit notre village, il se pourrait faire que les matériaux ne nous manquassent pas. On ignore trop d'ordinaire les prodigieuses ressources qu'offrent nos chroniques nationales pour retrouver l'histoire des plus obscures localités.

## II.

De toutes les époques désastreuses de notre histoire, il n'en est peut-être pas de plus triste, de plus déplorable que les vingt années qui remplirent le règne du roi Jean et les commencements de celui de son fils Charles V, de 1350 à 1370.

La guerre pour la succession à la couronne de France, commencée en 1338, entre Edouard III d'Angleterre et Philippe-de-Valois, avait duré presque sans interruption jusqu'à la mort de ce dernier ; et toutes les provinces françaises, successivement envahies par les deux armées, n'avaient pas moins été pillées et ravagées par les nationaux que par les étrangers. Dans cette lutte où, à la discipline et à la tactique anglaises, le pays sans administration raisonnable, l'armée sans chef intelligent, n'opposaient que la bravoure tumultueuse et désordonnée de leurs soldats, la France avait subi de cruelles ignominies auxquelles avait mis le comble la funeste bataille de Crécy. Lorsque Jean monta sur le trône, le royaume était appauvri d'hommes, de richesses et d'énergie. Brave de sa personne, courtois, galant, loyal, magnifique, Jean semblait devoir être un chevalier accompli. Mais que toutes ces belles qualités sans cet heureux don qui peut seul leur donner du prix, le jugement. Et le pauvre monarque en était dépourvu à un degré presque incroyable. Aussi sa bravoure, faute de prudence, n'était le plus souvent qu'une ridicule témérité ; sa loyauté, par défaut de sagesse, qu'une sotte duperie ; et sa magnificence, par absence d'ordre, qu'une extravagante prodigalité. Il trouvait en montant sur le trône la France humiliée et obérée par les fautes de son père, les finances à sec, l'indépendance nationale menacée ; pour lui, au milieu de si tristes conjonctures il ne songeait, comme dit Froissard, qu'à être *beau despensier, gai, frisque, amoureux et bachelereux*

**durément.** Pour avoir de l'argent, comme la gabelle récemment créée ne rendait plus guère, il s'avisa d'un expédient, qu'au reste, son père avait déjà employé, et qui suffit à peindre ces temps d'aveuglement et de déraison. Ce fut d'altérer les monnaies en tout sens, augmentant ou diminuant leur valeur selon le besoin du moment. Ainsi, s'agissait-il de percevoir l'impôt? Pour qu'il rendît davantage, une bonne ordonnance abaissait le taux des espèces. Puis, l'encaissement opéré, quand il fallait payer les dépenses, vite une autre ordonnance faisait monter la valeur de l'argent au triple ou au quadruple. Et cela se faisait, presque à chaque mois, et parfois plus souvent. C'est ainsi que l'on compte onze ordonnances de cette nature en 1354, et dix-huit en 1355. Dans cette dernière année, le marc d'argent monta de 4 livres jusqu'à 17 livres 8 sous, pour retomber ensuite à 4 livres 12 sous. A la suite de l'effroyable perturbation que ces variations monétaires jetaient dans le pays, il fallait des ordonnances pour régler le cours des marchandises et le taux des salaires. La Convention, comme on le voit, n'a pas inventé le maximum, elle a pu le trouver tout fait dans le recueil des anciennes ordonnances.

Cependant, la guerre quelque temps interrompue, avait repris avec une nouvelle fureur; et, pour couronner ses œuvres, Jean, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, s'était fait battre, auprès de Poitiers, par 8,000 anglais qui l'avaient emmené prisonnier. Cette catastrophe honteuse fut le signal d'une désorganisation presque complète dans le royaume. Charles V, qui n'avait pas la témérité de son père, et auquel on a reproché le défaut opposé, courut se renfermer dans les murs de Paris et sollicita l'assistance des États-généraux, que l'extrême pénurie d'argent tenait presque en permanence depuis quelques années.

Le tiers-état sentant dès-lors sa force, parlait haut et ferme d'ordre, d'économie et de liberté. Et ces idées libérales, ne pouvant dépouiller l'esprit de violence du siècle, se traduisaient par l'assassinat des favoris du jeune prince, audacieusement exécuté en plein jour, sous ses yeux et dans son palais, par les chefs du parti populaire. Cependant, le gendre du roi Jean, Charles, comte d'Evreux et roi de Navarre, auquel ses crimes, dépensés en pure perte, ont laissé le surnom de Mauvais, songeait à profiter de l'occasion favorable pour saisir à son profit la couronne, dont il se disait légitime héritier, du chef de sa mère, fille du roi Louis-le-Hutin. On vit alors trois partis s'entre-déchirant avec fureur. La noblesse, divisée entre Charles V et le roi de Navarre; puis le parti du tiers-état, moins fort en gens de guerre, mais plus puissant en ressources pécuniaires. Trois armées de français contre français, de frères contre frères, si toutefois les gens de guerre de ce temps-là avaient quelques sentiments de nationalité et de famille. Et par-dessus tout cela, des bandes innombrables d'anglais s'abattant comme des troupes de vautours sur le cadavre de la France. Tous, étrangers ou français, se

ruant avec une égale barbarie sur le pauvre peuple des campagnes, pillant, brûlant, égorgeant à discrétion. Tant firent-ils qu'à la fin la patience de Jacques Bonhomme<sup>(1)</sup> eut un terme, et qu'il se lassa d'être ruiné et assassiné à la fois par ses amis et ses ennemis. Alors apparut un quatrième parti, plus terrible que les autres ; ce fut le soulèvement en masse des paysans contre tout ce qui avait nom de gentilhomme, dévastant à leur tour et brûlant les châteaux, exterminant jusqu'aux femmes et aux enfants à la mamelle. Courte, mais sanglante représaille, suivie bientôt d'une immense expiation. La Jacquerie ne dura que quelques mois ; nos chroniques ne donnent que peu de détails sur ses progrès ; mais on peut juger de sa fureur destructive, par la vengeance qu'elle s'attira. La noblesse, comprenant le danger qui la menaçait, se réunit contre l'ennemi commun. Français, anglais et navarrais, tous les hommes bardés de fer, oubliant leurs divisions, et appelant encore à leur secours leurs amis des pays étrangers, allèrent ensemble à la tuerie des paysans, et en firent une si horrible dépopulation, que, chose difficile à croire si elle n'était attestée par l'histoire contemporaine, des provinces entières demeurèrent presque sans habitants.

Cependant, le métier de cultivateur n'attirant que la ruine, les avanies où la mort sur ceux qui y restaient enchaînés, c'était à qui le quitterait pour se faire brigand ou pillard à son tour. Le royaume était de toutes parts infesté par des bandes d'aventuriers, qui vendaient tour à tour leurs services à tous les partis, et les trahissaient tous successivement. La culture des terres étant presque partout abandonnée, la famine vint. Et la famine, alors, ce n'était pas, comme dans notre siècle, une simple hausse de moitié ou du double dans le prix des grains. C'était le manque presque absolu de nourriture pour la population pauvre, d'horribles angoisses pour tous, les émeutes sanglantes dans les villes, les assassinats partout, les chemins couverts de mourants et de cadavres, et souvent, chose horrible à penser, la chair des morts servant de pâture aux vivants, pour prolonger leur existence, ou plutôt, leur agonie. Alors aussi, l'inévitable fille de la famine, c'était la peste, triste résultat des privations et des tortures du besoin. Cette fois encore elle ne faillit point, et trois ans entiers elle désola les provinces que la faim avait décimées. A la suite de tant de désastres, les esprits frappés de terreur, cherchaient, dans les pratiques d'une superstition exaltée, un remède à leurs maux. Des troupes de pénitents parcouraient les villes processionnellement, frappant à coups de fouet leurs épaules nues, implorant à grands cris la miséricorde divine. On les appelait les Flagellants ; et il ne fallut rien moins que le concours des édits royaux et des bulles papales, appuyés par la force publique, pour dis-

---

(1) Sobriquet que l'on donnait aux paysans.



oudre leurs hordes fanatisées. Lorsqu'enfin la paix revint en France, ce ne fut pas l'œuvre de peu d'années et de médiocres efforts que le retour de l'ordre qui avait été si profondément ébranlé. Quant à de la tranquillité et à de la prospérité, si vous voulez trouver en France quelque chose qui y ressemble, il vous faudra long-temps attendre. Les dernières années de Charles V promettent un temps quelque peu calme; mais bientôt les querelles sauglantes des Armagnacs et des Bourguignons, Charles VI en démence, et cette mère dénaturée, Isabeau de Bavière, l'opprobre du trône, ramèneront les jours néfastes, puis encore une invasion anglaise, de nouvelles ruines, de nouvelles dévastations, jusqu'à ce qu'enfin une sublime jeune fille tirant la nation de sa torpeur, vienne réveiller, par son exemple, les sentiments long-temps endormis du patriotisme et de l'horreur pour le joug étranger.

C'est en l'année 1358, que le désordre était surtout porté à son comble, et que les divers partis tiraient et déchiraient si bien en lambeaux le pauvre royaume de France, qu'il faut s'étonner de la merveilleuse force de cohésion qui lui a permis de résister à de telles convulsions.

« En ce temps, dit le bon Froissard, (qui, pourtant, s'occupe d'ordinaire beaucoup plus des *grandes appertises d'armes* et des beaux coups de lances, que des misères du peuple) « en ce temps, n'osoient nuls marchands ni autres issir hors de Paris, ni chevaucher en leurs besoignes, » qu'ils ne fussent tantôt rués jus, de quelque costé qu'ils voulsissent aller; » car le royaume de France estoit si rempli de navarrois, qu'ils estoient » maîtres et seigneurs du plat pays et des rivières, et-aussi des cités et » bonnes villes. Dont un si cher temps vint en France, que on vendoit » ung tonnelet de harengs trente écus (1), et toutes autres choses à l'adve- » nant. Et mourioient les petites gens de faim, dont c'estoit grand pitié; et » dura ceste dreté et ce cher temps plus de quatre ans. . . . . » . . . . . Ainsi estoit embesoigné et guerroyé de tous lez le » royaume de France en toutes ses parties en ce temps, au titre du roi » de Navarre, et furent priz et conquists plusieurs forts chasteaux en » Brie, en Champaigne, en Valois. . . . . Par devers Pont-sur-Saine, » vers Prouvins, vers Troyes, vers Aucerre et vers Tonnerre, estoit le pays » si entrepris de forts guerroyeurs et de pilleurs, que nul n'osoit issir des » cités et des bonnes villes. . . . . » . . . . Ni rien ne duroit devant eux; ni aussi nul ne leur alloit au de- » vant; mais estoient les barons, chevaliers et escuyers tous embesoignés » de garder leurs maisons et forteresses. . . . . Et chevauchoit à » val le pays par troupeaux, ci vingt, ci trente, ci quarante, et ne trou- » voient qui leur détournât, ni encontrât, pour eux porter dommages. »

---

(1) Environ 1000 francs de notre monnaie.

Ces bandes de partisans, qui guerroyaient ainsi pour le roi de Navarre, se composaient d'un ramassis de toutes les nations, Anglais, Flamands, Bretons, Français, Allemands et autres, qui, alléchés par l'espoir d'un riche butin, se mettaient à la suite des capitaines dont l'audace et l'habileté leur promettaient d'abondantes captures.

Au nombre de ces chefs dont la bannière rassemblait un nombre plus considérable d'aventuriers, se trouvait un écuyer anglais, dont nos chroniques ont francisé le nom. Froissard l'appelle Robert Canolle; la chronique de Saint-Denis, Robin Kanolles; celle de Bretagne, Robert Cnolles; mais son nom, tel que le donnent Walsingham et les autres historiens anglais, est Robert Knowles. Son origine était des plus obscures; il n'était pas même encore chevalier; sa naissance ne lui avait pas permis d'aspirer à cet honneur; mais pourtant il avait déjà donné des preuves multipliées d'une bravoure éclatante et d'une grande habileté.

Il était venu en Bretagne en 1342, simple homme d'armes, à la suite du capitaine Gauthier de Mauny, qui conduisait les secours qu'Edouard III envoyait à la comtesse de Montfort contre Charles de Blois son compétiteur; et, pendant cette guerre acharnée de la succession de Bretagne, il avait acquis le renom d'une des meilleures lances de l'Angleterre. Dans ce fameux combat des trente, si célèbre dans l'histoire de Bretagne, qui se livra en 1351, entre les Anglais de Ploërmel, commandés par Richard Brembro, et les Bretons de Josselin, qui reconnaissaient Beaumanoir pour chef, il était un des tenants de Brembro, et son nom est cité en tête de ceux des quatre champions anglais qui tinrent bon jusqu'au soir et se rendirent les derniers.

L'année suivante (1352), il prit une ample revanche, en faisant prisonnier, au pont d'Evran, le jeune et déjà célèbre du Guesclin.

L'habileté de son esprit n'était pas inférieure à son courage et à la vigueur de son bras. « Iceluy, dit la chronique, estoit moult renommé » pour le plus able et subtil homme d'armes qui fust en toutes les routes » et le mieux aimé de tous povres compaignons, et qui plus de bien leur » faisoit. »

Lorsque la guerre se ralentit en Bretagne, Knowles, à qui l'inaction pesait, offrit au roi de Navarre, ses services, qui furent acceptés avec empressement. « D'autre part, dit Froissart, avoit une plus grand'compagnie » de pilleurs et robeurs anglois et navarrois desquels messire Robert » Canolle était maistre et chef, qui en telle manière conqueroit villes et » chasteaux, et ne leur alloit nul au devant. Et avoit ledit messire Robert » Canolle jà de long-temps tenu cette ruse; et finât dès-lors bien de » cent mille écus; et tenoit grand foison de soudoyers à ses gages, et les » payoit si bien que chacun le suivoit volontiers. » Il n'avait pas moins de mille hommes sous ses ordres, lorsque, dans l'automne de l'année 1358, il quitta la Bretagne, et remontant la rive droite de la Loire, se jeta

dans l'Orléanais, « ardent et exillant ce gras et plantureux pays » dit Froissard, [qui, au reste, n'ajoute plus rien sur le résultat de son expédition. Mais la chronique de Saint-Denis reprend le récit où Froissard l'a laissé.

• Audit mois d'octobre (1358), Robin Canolle, capitaine de plusieurs  
 • forteresses Anglesches en Bretagne et Normandie et Orléanois, prit  
 • Chasteauneuf-sur-Loire. Et tantost après', la ville de Chastillon-sur-  
 • Louen. Et après, en outre chevaucha plus, en allant en Auxerrois et  
 • en la Puissaie, et prit une forteresse appelée Malicorne. »

C'était donc une forte place que le château de Malicorne, puisque le moine de Saint-Denis le décore du nom de forteresse. Confiant dans l'élévation de ses remparts et la profondeur de ses fossés, le baron de Malicorne s'était flatté de défendre contre l'étranger le château de ses pères. Mais la petite garnison qui l'avait rendu redoutable aux gentilshommes ses voisins, et aux paisibles marchands, ses tributaires, se trouva trop faible pour résister à tant d'assaillants. Après une vigoureuse résistance, l'enceinte extérieure de son château fut forcée, ses fossés à demi comblés de fascines, et pendant que les plus hardis des assiégeants, à l'aide de longues échelles, escaladaient les remparts, d'autres enfonçant la porterne, pénétraient au cœur de la place. Pris ainsi entre deux feux, le vieux baron se réfugia, avec le reste de son monde, dans sa grosse tour, avec l'espoir de s'y maintenir encore; mais l'ennemi y pénétrant avec lui, la mêlée devint affreuse, et le sang ruissela d'étage en étage, et de chambre en chambre, jusqu'à l'extermination du dernier des défenseurs de la place.

A peine Knowles était-il maître du château, qu'il eut à le défendre contre un ennemi nombreux et formidable.

A l'exemple de son beau-frère le roi de Navarre, Charles V avait songé à attacher à sa cause quelques-unes de ces bandes de déserteurs et d'aventuriers qui, depuis la bataille de Poitiers, ne reconnaissant plus aucun maître, faisaient métier de se battre et de piller pour leur propre compte. La plus redoutable d'entre elles reconnaissait pour chef un gentilhomme gascon, appelé Arnaud de Cervolle, et qu'on appelait communément l'Archiprêtre, parce que, quoique séculier, il jouissait, selon les usages de la province, du revenu de l'archiprêtrise de Vernia. A la tête de sa bande, forte de deux mille chevaux, l'Archiprêtre avait ravagé la Provence et le comtat Venaissin, et fait trembler le pape dans Avignon. « Et quand cil Archiprestre et ses gens; dit un chroniqueur du temps, « eurent pillé et robé tout le pays, le pape et le collège qui n'étaient pas » assur, firent traiter devers l'Archiprestre; et vint sur bonne composition en Avignon et la plus grande partie de ses gens; et fut aussi ré-  
 « véremment reçu comme s'il eust été fils au roi de France, et dina plu-  
 » sieurs fois au palais de lez le pape et les cardinaux, et lui furent pardonnés

• *tous ses péchés*, et au partir, lui fit délivrer 40,000 écus pour despartir • à ses compagnons. Si s'espastirent ces gens-là, mais toujours tenoient-ils la route ledit Archiprestre. »

C'était au retour de cette expédition qu'Arnaud de Cervolle, ayant contracté un engagement avec Charles V, lui conduisait, à Meaux, où il tenait sa cour, sa petite armée, qui ayant déjà en partie dissipé les florins du Saint-Père, brûlait du désir de retrouver pareille occasion, et par forme de passe-temps, pillait tout le pays qu'elle avait à traverser. Il suivait le chemin qu'on appelait dès lors la Sente des Bourguignons, et déjà son avant-garde était à Saint-Sauveur, lorsqu'on l'avertit de la présence de Knowles et du poste qu'il occupait. Il fallait ou changer de route, ou attaquer l'Anglais, et c'est à ce dernier parti que se décida l'Archiprêtre, à la sollicitation des gentilshommes de la contrée. Il vint donc investir Malicorne, dans les premiers jours de novembre, accompagné, dit la chronique, de *grant foison de gendarmes*, et d'une troupe nombreuse des habitants du pays. Mais il n'avait plus affaire aux soldats du pape, et la réception fut moins bonne qu'à Avignon. La garnison était nombreuse, bien aguerrie, et commandée par un chef qui n'en était pas à son coup d'essai ; aussi, plusieurs assauts successifs furent donnés sans résultat. Les gens de l'Archiprêtre ne trouvant là que des dangers sans aucun profit, tourmentés d'ailleurs par la faim et la contagion, commencèrent à se débânder pour aller chercher ailleurs des entreprises plus fructueuses. Une vigoureuse sortie, dans laquelle les assiégés surprirent une partie de ce qui en restait et les mirent en déroute, décida Arnaud de Cervolle à la retraite, et, selon les expressions du moine de Saint-Denis, « il s'en partit honteusement sans prendre ladite forteresse. »

Knowles, resté maître de Malicorne, y maintint son quartier-général. C'est de là qu'il partait pour aller surprendre et piller les châteaux du voisinage ; c'était là qu'il rapportait, comme le vautour dans son aire, les dépouilles sanglantes qu'il avait conquises. Ainsi il s'empara, peu de temps après, du château de la Motte-Chanlai, auprès de Joigny, et de celui de Régennes, qui appartenait à l'évêque d'Auxerre. Ces diverses entreprises, toutes couronnées de succès, lui firent concevoir le hardi dessein de surprendre la ville d'Auxerre elle-même. Mais, comme elle contenait plus de deux mille habitants bien armés, et qu'en outre un grand nombre de gentilshommes de la contrée y avaient cherché un refuge et y tenaient garnison, ses premières tentatives restèrent sans résultat. A l'approche des anglais, nobles, bourgeois, prêtres, moines, tout prenait les armes et montait sur les remparts. Le 10 janvier 1359, Auxerre soutint ainsi un rude assaut et repoussa l'ennemi. Le vieil évêque, Jean d'Auxois, entendant crier aux armes et voyant ses chanoines revêtir la cuirasse, en mourut de frayeur.

Knowles ne se sentant pas en état de prendre à force ouverte une ville ainsi défendue, feignit de renoncer à son projet et revint à Malicorne. Alors les Auxerrois, tout fiers de leur victoire, commencèrent à trouver que c'était pour eux un pesant fardeau que cette troupe nombreuse de gentilshommes affamés qu'il leur fallait nourrir et héberger malgré leur dénuement, et qu'ils suffiraient bien, en cas d'attaque nouvelle, à défendre leur ville. En conséquence, comme le dit une charte du roi Jean, en date du mois de décembre 1360 : « par grans avarice, orgueil et malvais » gouvernement, il veuldrent de eux garder leur ville, et boustèrent et » mirent hors dicelle les gentilshommes qui estoient venus en ladite » ville pour le pays garder et défendre. » Deux mois s'écoulèrent sans qu'on entendit parler des anglais. Pendant ce temps, Robert Knowles se concerta avec quelques autres capitaines navarrais qui occupaient Ligny-le-Châtel et d'autres places du côté de Troyes, et le dimanche des Brandons, 5 mars 1359, au point du jour, surprenant la ville endormie ou livrée par trahison, ils escaladèrent les remparts entre la porte d'Egleny et celle de Saint-Siméon, et se rendirent maîtres d'Auxerre. Le butin fut immense, on l'évalua à 500,000 florins, environ six millions de notre monnaie. Puis, il fallut racheter les maisons de l'incendie, moyennant une obligation de 50,000 florins consentie par vingt-cinq des principaux habitants, et en donnant en gage les joyaux de la châsse de Saint-Germain, que l'on avait pu soustraire au pillage. Pour payer cette énorme dette, on mena vendre à Paris, ce qui restait de vin dans le pays. Mais quand les députés revinrent, d'honnêtes gentilshommes des environs de Joigny les attaquèrent sur la route et les dévalisèrent de tout ce qu'ils rapportaient. Ils ne purent sauver que quelques pierres précieuses, que Robert Knowles prit pour la valeur de 10,000 florins, en restituant les joyaux de la châsse.

Toutes ces richesses furent conduites tant à Malicorne qu'à Château-Neuf; c'est là que fut entassée, dit la chronique, « toute la pillerie d'Auxerre. » Peu de jours après, une garnison nombreuse mettait la ville à l'abri d'un nouveau coup de main. Mais le pauvre pays n'en était pas plus heureux pour cela. Car ces gens de guerre dévoraient le peu de subsistances qui avaient survécu au pillage et à l'incendie dans la cité dévastée; et puis, il fallait payer tribut aux bandes d'anglais qui occupaient les châteaux voisins, pour qu'ils laissassent passer les vivres ou les marchandises que l'on voulait faire entrer ou sortir. Ainsi, par exemple, l'on payait un tribut au capitaine de Réennes pour la navigation de l'Yonne, et un autre tribut au commandant de la Motte-Chanlai pour la circulation sur la route de Paris. L'année suivante, ce fut bien une autre série de calamités. Le roi d'Angleterre, à la tête d'une armée formidable, ayant ravagé tout le cœur de la France, entra dans nos contrées, assiégea Saint-Florentin sans le prendre, mais prit et pill

Tonnerre, et vint établir ses quartiers d'hiver à Montréal et à Guillon-sur-Serein, où il resta près d'un mois. « Et toujours, dit Froissard, couroient ses maréchaux et coureurs le pays, ardant, gasant et exhaltant tout autour eux et rafraichissoient souvent l'ost de nouvelles pourveances. »

Quant à Malicorne, Robert Knowles ne cessa de l'occuper qu'après le traité de paix éphémère de Bretigny, qui fut signé le 24 octobre 1360, par lequel Jean recouvrait sa liberté, en cédant au roi d'Angleterre, en toute souveraineté, un bon tiers de son royaume. Il fallut alors que les aventuriers étrangers abandonnassent les conquêtes qu'ils avaient faites dans les provinces qui restaient à la France. Aussi, une lettre d'Edouard III ordonna qu'ils délivrassent au roi Jean ou à ses délégués, avant la Chandeleur, les châtelainies qui avaient été prises sur lui. Cette pièce que Rymer a publiée dans son Recueil, désigne, entre autres places, Malicorne, Régnennes et la Motte-de-Chanlay.

Knowles dut en conséquence s'éloigner ; mais il ne le fit que de très-mauvaise grâce, car il n'était point encore payé des 40,000 florins que lui redevaient les Auxerrois. Ceux-ci qui avaient alors chez eux une garnison puissante, ne craignaient plus leur vainqueur et se riaient de sa colère. En vain il réclama l'intervention du roi de France, et menaça de celle du roi d'Angleterre. Le roi Jean lui fit dire de s'adresser à ses juges et baillis ou à sa cour de parlement. Les habitants d'Auxerre le prièrent de ne plus leur envoyer de parlementaires, s'il voulait épargner à ceux-ci le chagrin d'être pendus comme des voleurs. Quant au roi Edouard, il avait assez à faire de prendre possession des riches dépouilles qu'il venait de conquérir, pour n'avoir pas le loisir de s'occuper d'autre chose. Il fallut donc se résigner à partir sans être payé. Furieux de ce désappointement, et ne pouvant faire sentir sa colère aux Auxerrois, Knowles s'en vengea en dévastant tout ce qui se trouvait à sa portée. Ce fut le pauvre Malicorne qui paya tout d'abord pour la ville récalcitrante. Le farouche anglais en s'éloignant réduisit en cendres le village et le château.

Trois ans plus tard, en 1364, ce chef obscur d'une bande de partisans, devenait un haut et puissant seigneur. Le comte de Montfort, auquel il était allé de nouveau offrir le secours de son bras, gagnait, par sa puissante assistance, la bataille d'Auray. Charles de Blois était tué dans la mêlée, et laissait la paisible possession du trône de Bretagne à l'heureux Montfort. Quant à Robert Knowles, qui avait fait prisonniers les deux généraux ennemis, du Guesclin et le comte d'Auxerre, il recevait, pour récompense, les opulentes baronnies de Derval et de Rougé. Son pouvoir et son crédit étaient alors sans limites. Quand le duc passait en Angleterre, il laissait en Bretagne, pour son lieutenant-général, sir Robert Knowles ; et le roi d'Angleterre lui-même confiait souvent à cet habile parvenu le commandement de ses armées.

Pourtant, ce haut degré de puissance et de faveur ne fut pas sans quelque mélange d'amertume. Plus d'une fois le nouveau général eut l'humiliation d'entendre les bannerets anglais lui reprocher son ancien métier de chef de bandits. Du Guesclin, aussi, prit contre lui d'amples revanches et le battit en plus d'une rencontre ; et enfin, en 1381, quand le comte de Montfort trouvant plus d'avantages à l'alliance de la France qu'à celle de l'Angleterre, fit sa paix avec Charles VI, une des clauses du traité de Guerrande portait, que tous les Anglais seraient renvoyés chez eux, et que les sires de Derval et de Rougé rentreraient dans les biens dont ils avaient été dépossédés.

Avant de subir ce triste retour de la fortune, et quand il était au faite des richesses et des honneurs, Knowles, voulant sans doute se faire pardonner quelque chose de ses actions passées, fit remise aux Auxerrois des 40,000 florins qui lui restaient dûs, et sur le paiement desquels il ne pouvait sans doute guère compter. Le style de sa quittance n'est pas peu curieux. Elle est du 10 avril 1366.

« Sachent tuis présents et à venir, que comme nous, Robert Knowles, sire de Derval et de Rougé, eussions en japiéça, sur les bourgeois et habitants de la ville, cité et forbourg d'Auceurre, certaine obligation de la somme de 40,000 florins d'or au mouton pour le rachat du feu, du glaive et du pillage de ladite ville, cité et forbourg d'Auceurre, mehuz en pitié par remors de consience des mauz que lesdits bourgeois, et habitants ont soufferts, en l'amour de Dieu et pour la sainteté et révérence de notre Saint-Père le pape, et pour l'espérance et ambur que nous entendons avoir avec luy et à tous ses conseils et adhérents, nous quittons lesdits bourgeois et habitants des obligations et sommes dessusdictes, etc.

### III.

Dans les deux siècles et demi qui se sont écoulés depuis l'an 1381 jusqu'à l'année 1632, que s'est-il passé d'intéressant à Malicorne ? Rien que nous ayons appris, si ce n'est l'événement fort peu intéressant pour nos lecteurs, que retracent les inscriptions de l'église du village.

« L'an 15.., le grand vent jeta par terre le clocher de Malicorne. »

Mais en 1632, voici que la baronnie change de maître. Ses anciens seigneurs s'étaient sans doute ruinés à la guerre ou à la cour ; les créanciers ont saisi la terre, et, ce sont encore les murs de l'église qui nous l'apprennent,

« En l'année 1632, Malicorne a été vendu par décret à M. Texier, le 10 mai. »

Après sa destruction en 1361, le vieux château n'avait point été relevé. Ses ruines avaient été abandonnées aux ronces et aux épines. A quelque

distance de là, sur un point plus élevé, les seigneurs avaient construit une habitation carrée, à la toiture aigue et escarpée, qui avait reçu le nom, fort commun alors, du Plessis (1).

Le nouvel acquéreur, Germain Texier, qui n'était rien de moins qu'un conseiller à la chambre des comptes, *consiliarius ad cameram compotorum*, comme on disait au quinzième siècle, trouva cette demeure trop humble, et fit élever un peu plus au nord, sur l'esplanade qui domine les deux vallées, le château que l'on voit aujourd'hui, que les grands chênes de la forêt voisine ont, un peu en dépit de la grammaire, fait décorer du nom d'Hautefeuille. De cette époque, la vieille baronnie a vu se modifier son nom. Le nouveau seigneur prenait d'abord le titre de baron d'Hautefeuille et de Malicorne. En 1689, la terre de Malicorne, à laquelle on avait réuni, par acquisition, les seigneuries de Charny et de la Mothe-aux-Aulnais, fut érigée en comté, sous le titre de comté d'Hautefeuille. Mais la vanité n'est jamais satisfaite de ce qu'elle possède, et les Texier prenaient d'ordinaire le titre de marquis d'Hautefeuille. C'était, au reste, une race généreuse, loyale, et qui n'a laissé, pour le pays, que d'honorables souvenirs. Ils se maintenaient à de hauts rangs. L'un d'eux, mort en 1702, avait été grand-croix et bailli de Malte, grand prieur d'Aquitaine, lieutenant-général, ambassadeur. Son frère était conseiller d'état. Son neveu fut d'abord mestre-de-camp-général des dragons, puis, après lui, lieutenant-général. Un autre, en 1770, était brigadier des armées du roi.

Aux amateurs de blason, s'il en est encore, je dirai leurs armes, dans le langage héraldique, qui pourra bien être de l'hébreu, je pense, pour quelques-uns de mes lecteurs. Elles étaient de gueule, à un lévrier d'argent passant, ayant son collier de gueule, cloué, bouclé et virolé d'or, surmonté en chef d'un croissant aussi d'or. Et puis, une noble devise : *Splendor honoris, virtuti fidelitas* (2).

En 1812, Hautefeuille a été acheté par M. le premier président Séguier qui le possède encore aujourd'hui. Ce n'était pas tomber en roture, et les nouveaux possesseurs ne le cèdent certes en rien aux autres. Depuis l'illustre avocat Pierre Séguier, l'oracle du barreau du seizième siècle, on compte dans cette famille, un chancelier, un premier président, cinq présidents à mortier, quatorze conseillers, trois avocats-généraux, sept maîtres des requêtes, un ambassadeur, un consul-général, un évêque. Même aux yeux de notre siècle où la splendeur des noms historiques est appréciée à si peu de chose, quelle imposante lignée de magistrats, et de quels magistrats ! Certes, le propriétaire actuel d'Hautefeuille n'est pas le moins

(1) Synonyme d'*enclos*, du vieux mot *plessé*, encore en usage dans quelques localités pour indiquer une haie d'arbres. (V. Ducange. Glossar.)

(2) L'honneur ne saurait être où la vertu n'est pas.



distingué d'entr'eux par ses services, par ses lumières, par cette droiture de raison, cette rare probité politique et cette inébranlable fermeté d'ame, qui, dans les derniers temps, ont entouré son nom d'une si éclatante et si juste popularité. Mais il ne peut convenir à notre cadre et aux limites que la spécialité de cet article nous a tracées, de parler de lui à nos lecteurs que dans ses rapports avec Hautefeuille et Malicorne.

J'ai souvent entendu plaindre le sort d'une commune rurale, au sein de laquelle se trouvait un opulent domaine, dont le maître écrasait les pauvres paysans du poids de sa puissance. Leurs communaux étaient envahis, leurs chemins usurpés, leur administration régie et leur budget employé, non pour leur avantage commun, mais à leur détriment, pour le profit particulier du riche propriétaire. Heureux lorsque des vexations intolérables, des persécutions cruelles contre les personnes qui ne se courbaient pas devant les moindres caprices du maître, ne venaient pas se joindre encore à cette spoliation des propriétés. Ce tableau est bien sombre, et pourtant, s'il faut être vrai, nous avons parfois eu occasion d'en voir la triste ressemblance.

Mais, autant il fallait déplorer le sort des pauvres villageois si mal envoisinés, autant il faut féliciter ceux qui ont le bonheur de compter, au nombre de leurs concitoyens, une personne riche et puissante dont les inclinations sont toutes pacifiques et bienveillantes, et qui compte au nombre de ses plaisirs les plus vifs, celui d'être utile et d'obliger.

Combien de nos communes pauvres et peu éclairées, qui, éloignées des grands centres de populations, n'ayant, avec l'administration supérieure, que les rapports incomplets et difficiles que peuvent permettre leur relégation à une si longue distance, et l'ignorance ou l'apathie de leur maire, souffrent profondément de n'avoir pas près d'elles un grand propriétaire influent, éclairé, généreux, qui les secoure dans leurs misères, apaise leurs différends, dirige leurs efforts vers un but d'avantage commun, et fasse entendre leurs justes demandes auprès de l'administration. Grâce à lui, quand vient un hiver long et rigoureux, les nécessiteux trouveraient du travail et du pain, tandis qu'il sont réduits à aller souffrir et mendier au dehors. Par ses conseils et son exemple, la culture locale s'améliorerait, les chemins seraient mieux entretenus, et la chose commune mieux gérée; par sa médiation seraient prévenus ou assoupis les procès ruineux. Puis, quand un pauvre habitant serait atteint de démence, d'épilepsie ou de toute autre affection incurable qui en ferait pour le village un objet de terreur ou de dégoût, son crédit ferait ouvrir à cet infortuné les portes d'un hospice. Et si une famille indigente et infirme voyait tomber au sort son unique et indispensable soutien, le protecteur constant des infortunes locales interviendrait encore, pour obtenir, en faveur de cette famille affligée, un congé pour le pauvre conscrit. Enfin, sa voix puissante se ferait entendre, auprès des divers

conseils qui délibèrent sur les intérêts de l'arrondissement ou du département, quand il s'agirait de déterminer la direction d'une route départementale ou d'un chemin de grande communication, et, par ses soins, la localité se verrait féconder par des voies nouvelles, tandis que, faute d'un appui pour faire valoir ses droits, elle restera deshéritée de tous les avantages auxquels sa position l'appelait à participer.

Eh bien, ce précieux protecteur, nous pouvons le dire sans violer les secrets de la bienfaisance, les deux communes de Malicorne et de Saint-Martin l'ont trouvé, et plus encore, dans M. Séguier. Quoiqu'il ne séjourne guère à Hautefeuille que deux mois par an, sa sollicitude veille constamment sur elles; il est constamment au courant de leurs besoins, et sa pensée prévoyante médite à toute heure les moyens d'y pourvoir. La tendresse paternelle elle-même ne saurait être ni plus inquiète ni plus active.

Au sein du village de Saint-Martin, s'élève un établissement de bienfaisance desservi par deux bonnes sœurs de Ligny. Les petites filles pauvres des deux communes y trouvent une instruction gratuite, et les sœurs vont en outre porter, à domicile, des secours aux malades indigents. C'est M. Séguier qui a fait construire à ses frais cet utile établissement, pour accomplir la dernière pensée qui animait le cœur de sa femme au moment suprême où elle quittait une vie toute remplie d'actes de bienveillance et de charité;

L'édifice construit avec élégance, est vaste et commode; il a reçu le nom de *la Providence*; touchant emblème de la générosité de ses fondateurs.

Privée de son clocher qui, sans doute avait péri par quelque accident semblable à celui qui au seizième siècle emporta le clocher de Malicorne, l'église de Saint-Martin, d'ailleurs vaste et belle, ressemblait, disaient ces bonnes gens, à une grange-aux-dîmes. Il n'en sera plus ainsi désormais, et l'année 1837 ne s'écoulera pas, sans que les habitants aient vu le temple du seigneur, surmonté d'un gracieux obélisque de 90 pieds de haut, dont M. Séguier fait les frais. L'œuvre serait même en cours d'exécution, et la flèche élégante monterait déjà vers le ciel, s'il n'avait fallu accomplir préalablement d'indispensables formalités administratives, qui ont occupé une bonne partie de l'année qui vient de s'écouler.

On ne s'étonnera donc point du profond attachement que portent les habitants du pays au bienfaiteur généreux dont toutes les pensées semblent occupées à accroître leur bien-être. Aussi, quand les vacances judiciaires le ramènent à Hautefeuille, le jour de son arrivée est une fête publique; l'automne qu'il y passe, est un temps de bonheur pour tous. Et quand la reprise des audiences le rappelle à Paris, chacun se plaint et s'afflige, comme au départ d'un ami. Mais, quoique absent, le souvenir de sa bienveillance vit toujours dans le cœur de ses bons voisins.

Comment en pourrait-il être autrement? Autour d'eux, tout ne leur rappelle-t-il pas ses bienfaits? Oui; tout, jusqu'à l'heure qui sonne à l'horloge public, qu'ils doivent encore à sa munificence.

Ceux qui ne connaissent que par le bruit public, ou par la lecture de l'histoire de ces dernières années, cet inébranlable magistrat dont la fermeté résistait avec la même inflexibilité, et aux séduisantes cajoleries du pouvoir et à ses brutales menaces, sut toujours assurer à la liberté de la presse la protection que lui garantissait la loi, et par son exemple, aussi bien que par ses paroles, qui resteront à jamais célèbres, enseigna aux tribunaux leur devoir dans leurs rapports avec la puissance publique; Ceux-là, si, sur cette seule donnée, ils ont voulu dessiner d'inspiration le portrait du premier président de la Cour royale de Paris, se sont figuré, sans doute, un vieillard d'une taille imposante, d'une figure sévère, aux gestes lents et graves, à la démarche austère, à l'humeur brusque et taciturne. Ils seraient étrangement surpris s'ils venaient le visiter à Hautefeuille, en le voyant, l'air ouvert et affable, le visage souriant, la parole enjouée et rapide, infatigable dans son activité, presque toujours entouré de ses ouvriers ou des paysans ses voisins, donnant des conseils de conduite aux uns, des leçons d'agriculture aux autres, s'informant de tout ce qui les intéresse, écoutant à son tour et provoquant même leur avis sur ses affaires et sur ses projets, comme le père le plus débonnaire au milieu de ses enfants.

Nous sommes peu habitués, en France, à trouver chez les gens haut placés, le naturel et la simplicité. Que de personnes cherchent, par l'affectation de manières empruntées, un surcroît de considération, dont, apparemment, elles se sentent indignes sans cela. Nous sommes, sous ce rapport, une nation de comédiens. Chacun veut paraître un héros dans sa sphère, et pour cela se drape à l'antique, du mieux qu'il peut. C'est se donner bien de la peine pour se rendre ridicule aux yeux des gens de bon sens. Il est vrai que ceux-ci ne forment pas le plus grand nombre. Et c'est pour le plus grand nombre que sont faits les bulletins bien ronflants, les comptes-rendus bien empesés de jactance, les discours bien emphatiques et les plaidoyers aux interminables exordes, aux périodes pleines de pompe et de pathos.

Je ne sache pas qu'il existe un plus grand ennemi de ces divers genres d'héroïsme, mais particulièrement du dernier, que M. le premier président Séguier. C'est au nom du bon sens, qu'il attaque et qu'il poursuit sans cesse ce fléau des pauvres auditeurs, ce choléra des audiences, le pathos des avocats.

Lorsqu'il fut placé à la tête de la cour royale, c'était le beau temps, l'âge d'or du pathos. L'éloquence judiciaire était alors, à Paris, un mélange des formes tant soit peu raides et collet-monté de l'ancien barreau, retrempées dans l'emphase et la virulence de la tribune politique du

temps. Quelle guerre longue et acharnée il a fallu que le premier président livrât au monstre, pour lui faire lâcher prise. La première fois qu'à l'audience, fut promulgué cet axiôme, depuis si souvent et si énergiquement répété, qu'il fallait, avant tout, *être clair et court*, ce fut une insurrection dans la robe noire, un *tolle* universel contre tant d'intolérance et de mauvais goût. Je connais encore aujourd'hui plus d'un avocat en renom, et même en grand renom, qui ne saurait comprendre cette règle de bon sens contre laquelle se réveillent de temps en temps quelques protestations. Mais il faut en convenir, ceux-là aujourd'hui sont en minorité. La raison a vaincu; le ton général de la plaidoirie a été réformé; et maintenant il faut aller loin de Paris, dans quelque barreau gascon ou bas-breton, pour retrouver la longue période filandreuse, et le grand exorde monté sur des échasses, débités avec des éclats de voix furibonds, et accompagnés de gestes frénétiques et de grands coups de poing sur la barre.

Du barreau, cette sage réforme s'est étendue à la tribune. En dépit de la ridicule méthode qu'ont maintenue nos assemblées délibérantes, de faire monter l'orateur dans une grande chaire, au lieu de le laisser dire de sa place ce qu'il croit à propos; en dépit, dis-je, de cette mauvaise tradition, qui ne pouvait être qu'un obstacle au retour du bon goût dans les discussions de la tribune, comparez les discours d'aujourd'hui et ceux de nos premières assemblées nationales, et vous serez étonnés de tout ce que l'on a gagné en naturel et en simplicité. J'entends parler des discours que l'on écoute, et non des tristes élucubrations de ces orateurs malencontreux, qui viennent exposer leur pesante éloquence à la risée publique. Les harangues de ces braves gens ne sont pourtant, ni plus longues, ni plus mauvaises que celles de tel orateur, qui fut célèbre en son temps, et que l'on admire encore sur parole. Mais l'époque de cette marchandise est passée; maintenant on n'admire plus rien de ce qui sent l'affectation, et là aussi, on demande à l'orateur d'être clair et court.

Nous voilà loin de Malicorne et d'Hautefeuille. Je ne veux y revenir que pour mettre en regard les deux époques sur lesquelles j'ai eu, dans cette notice, l'occasion de m'arrêter; le quatorzième siècle et le temps présent. Au sein de l'ordre et du calme dont nous jouissons maintenant, lorsque l'on jette les yeux sur ces temps d'oppression, de guerre, de pillage, de famine et de désolation, combien on s'estime heureux d'être né loin de cette funeste époque.

Une noblesse turbulente et oppressive, brave, sans doute, mais ignorante et indisciplinée, sans aucune science de l'art de la guerre, ayant horreur de toute subordination; des monarques élevés dans les mêmes principes, dans les mêmes idées que les gentilshommes, les surpassant encore, s'il se peut, en ignorance et en irréflexion; une cour brillante, mais dissolue, prodigue et dissipatrice jusqu'à l'extravagance; des con-

seillers étrangers à toute saine notion d'ordre et de gouvernement ; un effroyable gaspillage des finances ; pas un général intelligent jusqu'à du Guesclin ; la guerre civile et la guerre étrangère dévorant les provinces ; la noblesse partout battue ignominieusement par les anglais ; le pays humilié, dévasté, ruiné par l'étranger ; les villes abandonnées à leurs seules ressources, comme autant de petites républiques isolées, réduites à combattre, sans secours du dehors, l'ennemi, la famine et la peste ; et le peuple des campagnes opprimé d'abord par les seigneurs, puis livrés, comme un vil troupeau, sans défense à la merci des gens de guerre de tous les partis, pillé par tous, ruiné par tous, incendié par tous, égorgé par tous. Voilà la France au quatorzième siècle !

Comparons ce tableau déplorable à notre civilisation, et soyons fiers de notre époque. Les droits du moindre citoyen respectés à l'égal de ceux du plus puissant ; plus d'autre prééminence que celle du mérite et des services ; la sagesse assise sur le trône ; la puissance royale modérée par d'admirables institutions ; le gouvernement dans les mains du pays qui l'exerce lui-même par ses délégués ; l'ordre et la protection partout ; l'agriculture en honneur ; l'industrie déployant en sécurité la puissance progressive de ses merveilles ; le bien-être et la prospérité s'infiltrant jusque dans les localités les plus reculées, jusque dans les dernières classes de la société ; n'est-ce point là la France en 1836 ? S'il est vrai que les hommes se modifient avec les institutions, que leur caractère reflète constamment le bien et le mal de leur temps, nous pouvons personnifier les deux époques que nous avons mises en regard, par les personnages dont nous avons, dans le cours de cette notice, entretenu nos lecteurs. Le vieux baron de Malicorne, pillard et guerroyeur, ou bien encore l'astucieux et féroce Knowles, incendiaire et déprédateur : c'est le quatorzième siècle. Le digne magistrat qui possède aujourd'hui Hautefeuille, fondant des hospices, construisant des monuments utiles, secourant la misère de ses voisins et hâtant les progrès de la prospérité locale : c'est le temps présent, c'est la France en 1836.

CHALLE.